

Je ne lui ai pas demandé son âge. Ici, l'âge importait peu, nous étions définis par nos articulations ou nos heures de rééducation. Chacun s'était transformé en un problème de biomécanique. J'écoutais les médecins, les infirmières, les kinésithérapeutes, les ostéopathes, ils me faisaient penser bien souvent à Kornakov le garagiste d'Abstrack : il a un problème de courroies, de cardan, la rotule grince, et les cervicales comment vont-elles ce matin ?

Moi, j'étais *la clavicule et la cicatrice*.

Pyra, *le bassin et la fracture*

Nous étions tous les deux des *Ce n'est pas encore ça, il va falloir attendre pour sortir*.

Ils ne s'intéressaient pas aux origines de nos maux. Si nous voulions connaître nos histoires, il nous fallait nous les raconter. Ils passaient comme des techniciens, nous étions des patients, attendant le jour de délivrance, ils diagnostiquaient des progrès, des évolutions, nous, nous nous demandions comment nous allions, si ce n'était pas trop pénible, handicapant. Le handicap, la contrainte du corps, la perte de liberté qui empêche les muscles, les tendons de se plier aux désirs, aux plaisirs, emplissaient nos jours et nos nuits. Alors nous n'avions pas d'autres choix que de mettre de la parole, parler, parler encore et encore, pour substituer au silence soumis de la douleur la rumeur continue de nos résistances.

- *Tu viens d'où ?*

- *D'Abstrack.*

- *Je ne connais pas.*

- *C'est ailleurs, c'est une forteresse.*

- *Tu as réussi à en échapper alors.*

- *Oui.*

- *Et la cicatrice sur ton torse ?*

- *Elle est venue après.*

- *Une scarification ?*

- *Si tu veux. Je n'y avais pas pensé.*

- *Nous avons tous ici un peu du goût du métal. Toi le fer n'a fait que t'effleurer.*

- *J'ai eu ma part dans l'épaule.*
- *Ils t'ont tout enlevé, moi il me l'ont vissé dans les os*
- *Ils vont te l'enlever aussi, non ?*
- *Pas tout. Il m'en restera toujours un peu à l'intérieur.*
- *Pour nous tous, ce sera un arrière goût dans la bouche.*

C'est ce matin là qu'elle a apporté ses radiographies. Elle a branché le négatoscope accroché sur le mur au bout de mon lit. Les petites lampes à néon ont tinté avant de s'allumer. Les négatifs, retirés de leur grande enveloppe de kraft, ont claqué quand elle les a emboîtés sur l'appareil ; Pya me dévoilait sans pudeur, ses pieds, ses jambes, son bassin. Ses os traçaient sur les clichés des formes harmonieuses, comme une gravure à l'eau forte.

Et ces images tendues de noir m'ont rappelé furtivement la reproduction achetée par ma mère, accrochée juste au dessus du fauteuil de mon père, à Abstrack : un guerrier à cheval moqué par deux espèces de diables aux cornes bicornues. Petit, je ne la voyais pas, elle était pendue trop haut sur le mur. C'est vers l'âge de dix ans seulement que j'ai eu le regard assez élevé pour en saisir tous les détails : l'armure ciselée du chevalier, l'épée, le sablier tenu par un des diables, la gueule de bouc de l'autre avec ses cornes comme des boucles d'oreilles, le crâne en bas à gauche et cette plaque où étaient inscrits une date et un signe étrange dont je ne comprenais pas le sens. J'étais fasciné par ce que cette gravure racontait d'histoires inquiétantes. Et du haut de mes dix ans, j'ai saisi le message donné ainsi par ma mère : mon père, ce chevalier tout à sa mission, le regard fixé sur le chemin, et ma mère, les diables prêts à fondre sur lui, et la mort, en bas, qui attend.

Mais, dans la chambre du dispensaire, les radiographies de Pya étaient tout autre chose, elles s'imposaient à moi avec leur évidence douce. Ses os, ses cartilages, la structure interne de son corps ainsi mis à nu, m'ont saisi d'émerveillement. J'observais chaque détail, chaque fraction de son squelette, chaque portion de membre, admiratif de la précision, de la finesse des enclenchements et des articulations. Mais le plus émouvant était la délicatesse des clichés, on aurait dit qu'ils étaient faits de fumée, d'une fumée de cigarette saisie au vol, fixée un instant sur la plaque d'argent, dessinant

l'ossature gracieuse d'une architecture éphémère. Ses doigts, sa cuisse, les courbes de ses hanches paraissaient prêts à se diluer si on avait soufflé dessus. J'étais happé par ces images si intimes que je ne m'aperçus pas tout d'abord que Pya me regardait attentivement avec son sourire, ses yeux et ses taches de rousseur. Quand mon regard, comme à bout de souffle, presque noyé de beauté, s'est tourné vers elle, revenant à la surface du temps, j'ai craint que si je disais quelque chose elle disparaisse aussi dans un souffle léger.

- *Tu ne regardes pas au bon endroit*, a-t-elle-dit un peu moqueuse.

Elle a pointé alors du doigt les vis, les plaques et les broches accrochées à ses os comme des parasites. Je trouvais que leur blancheur trop précise, leur tracé trop net et coupant cassaient l'harmonie. Pourtant, sans elles, plus de Pya. Oui, ces ajouts mécaniques alourdissaient l'ensemble mais tout en assurant l'équilibre. C'était une belle mécanique, oui une belle mécanique qui lui permettait de se tenir debout.

En regardant Pya, je me demandais si l'usine que je venais de quitter n'était pas celle qui fabriquait les prothèses à plateau, les broches de Kirschner, les implants à mémoire de forme, des vis canulées auto-compressives, des inserts en polyéthylène à haut poids moléculaire, les clous d'arthrodèse.

Elle m'a demandé de voir aussi mes clichés, elle voulait savoir à quoi ressemblait désormais mon épaule. Je lui ai dit que je voulais lui montrer mieux, mais pour cela il me fallait être capable de sortir de mon lit et marcher.

- *Bientôt tu retrouveras ton odeur, Flastair.*

- *Je crains d'avoir une odeur de chien.*

- *Ce sera toujours mieux qu'une odeur de rien.*

- *Et toi quelle est ton odeur ?*

- *Je n'ai pas eu vraiment le temps d'en avoir. Je ne suis pas allée assez loin. On m'a fauché avant.*

- *Et le conducteur ?*

- *J'espère juste qu'il ne tient plus droit, qu'il s'est écroulé sur lui même. Moi, je me tiens sur mes jambes, voilà tout ce que je sais. J'ai du fer en moi et oui, c'est de la belle mécanique, tu as raison Flastair.*

Je lui ai demandé si elle voulait bien me laisser ses radios. Elle a souri.

Après la solitude de l'usine, les mois esseulés, le frottement du vent dans les charpentes d'acier et

l'étouffement de la neige, avec pour seul compagnon le chien et ma colère, Pya venait à moi et apportait avec elle toute une foule humaine que j'avais crue si lointaine.

Et ce soir là, ses radiographies ont éclairé ma chambre telles des veilles, des présences incertaines mais familières.